

Carole David : de la transparence de l'énigme

Benoit Jutras

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36526ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jutras, B. (2006). Carole David : de la transparence de l'énigme. *Lettres québécoises*, (123), 10–11.

Carole David : de la transparence à l'énigme

Romancière, nouvelliste, poète avant tout, l'écrivaine a su imposer un ton et une manière qui l'inscrivent aujourd'hui parmi les figures incontournables de la littérature québécoise. Trop bref survol d'une œuvre plus que nécessaire.

Il y a exactement vingt ans cette année, Carole David publiait *Terroristes d'amour*, recueil inaugural qui lui valut le prix Émile-Nelligan. Un coup d'envoi qui révélait une poétique complexe et frappante allant par la suite se préciser dans sa forme, ses enjeux, au fil de cinq autres recueils de poésie, dont *Abandons* (1996, prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire*) et *La maison d'Ophélie* (1998, en nomination pour le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada), d'un recueil de nouvelles, *Histoires saintes* (2001, traduit en anglais) et d'un roman, *Impala* (1994, traduit en anglais et en italien, en nomination pour le prix du *Journal de Montréal* et pour le prix de la Ville de Montréal). On se trouve ainsi devant une œuvre plurielle soutenue par une étonnante unité thématique. Entre cette femme « laissant des blancs entre les désordres de la passion » (*Terroristes d'amour*, p. 9) et cette « [...] fille du Nord / Métissée / Les yeux en amande » (*Terra vecchia*, p. 62), il y a un regard singulier, à l'affût. Une voix chargée d'Amérique et de transcendance, de mémoire, de présent et de métamorphoses.

LE CROISEMENT DES ESPÈCES

Formellement, *Terroristes d'amour* et *L'endroit où se trouve ton âme* (1991) contiennent déjà le germe des œuvres à venir. La prose des recueils se veut résolument hybride, polymorphe, fusionnant fiction et poésie en un croisement qui, dans le corps du texte, s'avère aussi probant que fécond. Ni romans, ni récits, ni recueils poétiques au sens strict, ils proposent l'idée d'un métissage des genres tout en annonçant une écriture à plusieurs volets. Avec *Impala* et *Abandons*, roman et poésie nous arrivent plus campés, comme si Carole David avait procédé à un aiguillage, à un partage des formes. Or, même si le vers apparaît dans *Abandons*, c'est en accordant l'exigence de l'ellipse à celle de la trame, esquissée en pointillés :

*je ne sais plus
où commence et finit ce cauchemar familial :
j'éteins une cigarette avec mon pied
puis je m'envole très haut
toujours vers l'est. (p. 17)*



Un mélange calibré des formes décelable autant dans le poème que dans les textes de fiction, souvent constellés de visions nous rappelant la présence du poétique : « Des nuées d'oiseaux de malheur traversent le ciel. J'essaie de lire les présages dans leurs mouvements et leurs danses. Un grondement s'élève du centre de la Terre. » (*Histoires saintes*, p. 46) Carole David nous reconduit de cette manière à cette chose appelée « texte », à savoir un entrelacs, un enchevêtrement, faisant sienne cette idée selon laquelle l'œuvre littéraire se composerait moins d'une parole que d'une surimpression de voix, comme autant de plaques tectoniques.

D'UNE AMÉRIQUE SPECTRALE

Impossible de considérer ce corpus sans plonger dans l'immédiateté de l'américanité québécoise. Chaque œuvre travaille de concert à la représentation d'une Amérique dont l'expérience ressemble à celle d'une foire étrange et familière où noms, lieux, objets et icônes de masse nous proposent à l'unisson une version sans apprêt de notre temps. Du Jardin des Merveilles à ces « fermes abandonnées / en bordure de l'autoroute Métropolitaine » (*Abandons*, p. 16), de Tony Massarelli aux monstres du lac Memphrémagog, nous nageons en pleine culture populaire. Dégagées du coefficient de « brillance » propre à la culture savante, les matières du populaire comportent chez Carole David une gravité brute, faisant état de la nécessité chez cette dernière de veiller le versant énigmatique ou lapidaire de la transparence : « Quand je souffre, je suis toute seule. » (*Abandons*, Ginette Reno citée en épigraphe).

L'existence est encerclée d'artefacts de l'intime : veilleuses, animaux en peluche, Mandrax, Tupperware, bouteilles vides, etc. La liste est longue et s'est transformée au fil des œuvres en une véritable litanie murmurant le dépouillement frontal, secret, vécu au cœur des choses :

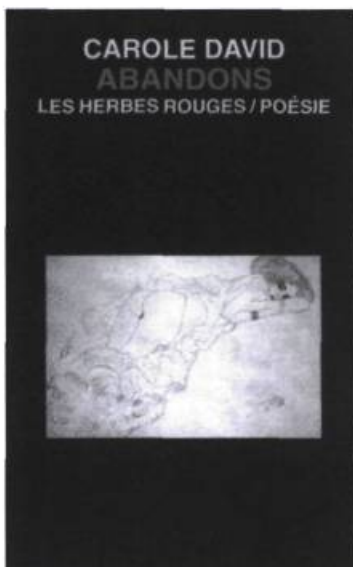
*chaque objet vit
dans une autre dimension
autre partie de moi-même
oubliée, trahie
vendue aux enchères à petit prix (La maison d'Ophélie, p. 48)*

Une liquidation intérieure souvent perceptible mais résistant toujours au néant, en révélant, comme par un instinct de survie, l'épiphanie muette, l'ailleurs caché derrière le trivial : « la seule image qui arrive encore à l'atteindre : celle d'un Howard Johnson qu'on peut voir apparaître dans le brouillard après trois heures de route. » (*L'endroit où se trouve ton âme*, p. 27)

HÉRITER D'OMBRES GIGOGNES

Disons-le sans ambages : la poétique de Carole David met K.-O. l'Éternel féminin. Soumise aux dérives de la soumission, aux mots d'ordre de l'idéal, la femme se voit représentée comme une question épineuse, un être défait et refait à l'intérieur des sphères du désir, de la filiation et de « l'identité comme science-fiction de soi » (Nicole Brossard, citée dans *Journal d'une fiction*). Les « anti-héroïnes » et *je* poétiques sont mis en scène comme autant de réponses aux limites et autres violences pernicieuses du énième « rôle féminin » à jouer. Habitée par une nausée infigurable, la voix de *La maison d'Ophélie* déchante haut et fort en imprécations et plaintes nues, rappelant dans son élan celle de Job. Nous sommes à genoux dans les Enfers du silence domestique, là où, « à la recherche / d'une seule raison de vivre », on rêve d'« éplucher / les pommes de terre / tranquille / sans avoir le goût du sang / dans la bouche / quand l'heure du souper s'annonce » (p. 14-15).

Centrale, la figure de la mère s'avère une équation à plusieurs inconnues, dont celles de l'héritage et de l'origine. Ce n'est pas que la langue qui advient par la



mère et prend corps, le mythe personnel aussi, devenant le tuteur d'une identité sauvage, en friche. Moment charnière de cette interrogation, *Impala* met de l'avant l'italianité, secrets de famille et fatalité dans une trame tenant autant du polar intime que de l'errance initiatique. La mort de la mère fait s'éveiller un désir dans le sang de sa fille : connaître ce sang. Une quête originelle qui occupe tout l'espace lyrique de *Terra vecchia*, dernier recueil de la poète où l'on retourne dans le pays de Dante, un jardin d'ombres en apesanteur : « La blessure s'ouvre, se referme / La nuit, je veille les morts, les vivants » (p. 29). En veillant les soleils noirs de sa genèse, la voix se fait plus grave, plus lumineuse, au point de rappeler qu'au sein de cette tragédie antique sa solitude est celle d'une mère, « Qui brise l'omerta / Distribue des langues de feu » (p. 47).

TERRE D'ORACLES

L'écriture de la poète ne cesse de rôder autour des mystères qui la font vivre et battre au rythme de la nécessité intérieure. De la mystique sacrée ou profane jusqu'aux marées de l'amour, des magies torves du rêve aux lueurs aveuglantes du désespoir, c'est toute une voix qui étend son territoire, ne retenant du réel que ses questions, ses vérités insolubles, peu importe leurs formes. La transcendance est là, elle dit l'épreuve, celle d'assumer le vertige du vivant, celle de créer du sens : « Avais-je peur du poème ou du monde prêt à se consumer dans une langue inconnue? [...] je crois au lyrisme visible, presque une illustration de nos défaillances. » (*L'endroit où se trouve ton âme*, p. 55) Si le hasard nous apprend parfois « à faire des nœuds / dont personne ne vient à bout » (*Averses et réglisses noires*, p. 16), force est de dire que la voix de Carole David entretient ses secrets comme des feux, nous les offrant aussi brûlants qu'éclairants. De la transparence à l'énigme, elle révèle une âme aux couleurs pures, inquiètes, et dont la part obscure n'est au final qu'un deuxième ciel, où se déploie, en un murmure, « La liturgie des dépossédés » (*Terra vecchia*, p. 56).

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, **Voix et Images** est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{os} 1 à 32 : 5 \$; n^{os} 33 à 62 : 10 \$; n^{os} 63 et + : 13 \$ (taxes en sus)

Collection :

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

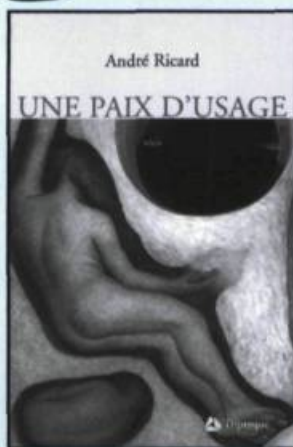
Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747



Triptyque

NOUVEAUTÉS PRINTEMPS 2006

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



ANDRÉ RICARD
Une paix d'usage
roman, 211 p., 20 \$

« Dans le corpus littéraire québécois, rien ne ressemble, sinon les œuvres récentes de Marie-Claire Blais, à une appropriation aussi globale de la condition humaine contemporaine. À l'à quoi bon du renoncement, M^{me} Blais et le dramaturge André Ricard opposent une même dénonciation du consentement au désastre, une même éthique de la solidarité et finalement un même lamento amoureux. »

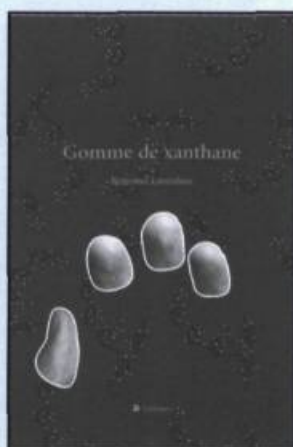
☆☆☆☆ Réginald Martel, *La Presse*



CARMEN STRANO
Le cavalier bleu
roman, 251 p., 20 \$

« L'écrivaine fait de son deuxième roman, un récit aux accents spirituels et philosophiques, offrant une réflexion étonnamment sereine (et suffisamment distanciée) sur la distinction entre le bien et le mal, la fascination qu'exerce les tyrans, les rapports entre la liberté et la mort. »

Éric Paquin, *Voir*



BERTRAND LAVERDURE
Gomme de xanthane
roman, 193 p., 19 \$

Le personnage principal de ce roman est un poète. Son éditeur, plutôt aigri, le somme de pondre un roman en trois mois. Cette gestation romanesque aura pour conséquence de chambouler sa vie. *Gomme de xanthane* lie la banalité du quotidien à l'imaginaire, entremêle habilement les narrations et nous convie, non sans humour, au cénacle des poètes québécois.



DIANE JACOB
Le vertige de David
roman, 154 p., 19 \$

« Si le premier roman de Diane Jacob porte sur le dédoublement de la personnalité et soulève la délicate question de l'identité, il se veut avant tout un hommage au poète Abraham Moses et à tous ceux qui, par leurs mots et leur gourmandise d'esthète, refusent d'aplatir le réel et l'imaginaire et mettent de la beauté et du rêve dans nos vies. »

Suzanne Giguère, *Le Devoir*